

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Eloge de Fénelon [Document électronique] / Jean-François de La Harpe

p111

Parmi les noms célèbres qui ont des droits  
aux éloges publics et aux hommages des  
peuples, il en est que l'admiration a consacrés,  
qu'il faut honorer sous peine d'être  
injuste, et qui se présentent devant la  
postérité, environnés d'une pompe imposante et  
des attributs de la grandeur : il en est de plus  
heureux, qui réveillent dans les coeurs un  
sentiment plus flatteur et plus cher, celui  
de l'amour, qu'on ne prononce point sans  
attendrissement, qu'on n'oublie pas sans  
ingratitude, que l'on exalte à l'envi, non pas  
tant pour remplir le devoir de l'équité que  
pour se livrer au plaisir de la reconnaissance,  
et qui, loin de rien perdre en passant à travers  
les âges, recueillent sur leur route de nouveaux  
honneurs, et arriveront à la dernière  
postérité, précédés des acclamations de tous  
les peuples, et chargés des tributs de tous les  
siècles.

p1V

Tels sont les caractères de gloire qui  
appartiennent aux vertus aimables et bienfaisantes,  
et aux talents qui les inspirent. Tels sont ceux  
du grand homme que la nation célèbre  
aujourd'hui par la voix de ses orateurs et sous les  
auspices de sa première académie. Fénelon est  
parmi les gens de lettres ce que Henri IV est  
parmi les rois. Sa réputation est un dépôt  
conservé par notre amour, et son panégyriste,  
quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la  
sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est  
peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

puisse offrir son éloge, et qui ne doive s' y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l' éloquence de l' ame et le naturel des anciens ; aux ministres de l' église, il fut le père et le modèle de son peuple ; aux controversistes, il fut tolérant, il fut docile ; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, et fut heureux dans la disgrâce ; aux instituteurs des rois, la nation attendoit son bonheur du prince qu' il avoit élevé ; à tous les hommes, il fut vertueux, il fut aimé. Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l' humanité, à l' héritier d' un grand empire. Ainsi je rapprocherai l' histoire de ses écrits de l' auguste éducation qui en fut l' objet. Je le suivrai de la gloire à la disgrâce, de la cour à

pV

Cambray, sur le théâtre de ses vertus épiscopales et domestiques ; et je puis remarquer d' avance, comme un trait rare et peut-être unique, que l' honneur d' être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l' ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénelon.

## PARTIE 1

Entre les avantages que Fénelon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naissance. Un homme tel que lui devoit répandre sur ses ancêtres plus d' illustration qu' il n' en pouvoit recevoir. Un hasard plus heureux peut-être, c' étoit d' être né dans un siècle où il pût prendre sa place. Cette ame douce et tendre, toute remplie de l' idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus sociales et les sacrifices de l' intérêt et des passions, se seroit trouvée trop étrangère dans ces temps d' ignorance et de barbarie, où l' on ne connoissoit de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix se fût perdue parmi les clameurs d' une multitude grossière et dans le tumulte d' une cour orageuse ; ses talents eussent été méconnus ou ensevelis. Mais la nature le plaça dans un temps de lumière et de splendeur.

pV1

Lorsqu' après des études distinguées qui annonçoient déjà tout ce qu' il seroit un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du sacerdoce, il parut à la cour de Louis XIV : la France étoit à son époque la plus brillante. Le trône s' élevoit sur des trophées, et ne fouloit point les peuples. Le monarque entouré de tous les arts, étoit digne de leurs hommages, et leur offroit son règne pour objet de leurs travaux.

L' activité inquiète et bouillante du caractère françois, long-temps nourrie de troubles et de discordes, sembloit n' avoir plus pour aliment que le desir de plaire au héros couronné, qui daignoit encore être aimable. L' ivresse de ses succès et les agrémens de sa cour avoient subjugué cette nation sensible, qui ne résiste ni aux graces ni à la gloire. Les sentimens qu' il inspiroit étoient portés jusqu' à un excès d' idolatrie, dont l' Europe même donnoit l' excuse et l' exemple. Tout étoit soumis et se glorifioit de l' être. Il n' y avoit plus de grandeur qu' aux pieds du trône ; et l' adulation même avoit pris l' air de la vérité et le langage du génie.

Fénelon apportant au milieu de la cour la plus polie de l' univers, des talens supérieurs, des moeurs douces, des vertus indulgentes,

pV11

devoit être accueilli par tout ce qui avoit assez de mérite pour sentir le sien, et attirer les regards d' un maître à qui nulle espèce de mérite n' échappoit. Dès l' âge de dix-neuf ans, il s' étoit essayé dans le ministère de la parole évangélique, et avoit réussi après Bossuet et Bourdaloue. Ses succès même avoient été si brillans, que son oncle, le marquis de Fénelon, homme de moeurs sévères et d' une probité respectée, craignit que le jeune apôtre ne se livrât trop aux impressions d' une gloire mondaine, et l' obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures d' un état dont tous les devoirs sont également sacrés. Il fallut, dans l' âge où l' on est avide de succès et plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor et descendît de sa hauteur. Cette première épreuve, qui étoit pénible, parut cependant ne pas coûter

beaucoup à sa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion et de la piété sous la conduite du supérieur de saint-Sulpice. Mais ceux qui le voyoient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à sa jeunesse une place qui sembloit demander de la maturité, celle de supérieur des *nouvelles catholiques* . C' étoient pour la plupart de jeunes personnes

pV111

arrachées à l' hérésie, et qu' il falloit affermir dans une croyance qui n' étoit pas celle de leurs pères. Pour cet emploi, sans doute, on ne pouvoit mieux choisir. Personne n' étoit plus capable que lui de tempérer l' austérité de sa mission en faveur d' un sexe délicat et sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, et à qui le législateur de l' évangile n' a jamais adressé que des paroles de grace, de clémence et de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénelon : c' est alors qu' il composa le traité *de l' éducation des filles* , et celui *du ministère des pasteurs* , premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu' aux oreilles de Louis XIV, d' autant plus flatté de ce genre de succès, qu' il croyoit sa gloire intéressée à effacer jusqu' aux derniers vestiges du calvinisme. C' est à regret, c' est en gémissant, que, pour ne pas trahir la mémoire de Fénelon, je rappelle ici des violences odieuses exercées contre des sujets paisibles, qu' on pouvoit ramener par la tolérance, ou du moins contenir par l' autorité. Je ne recherche point le triste plaisir d' accuser les mânes d' un monarque illustre. En déplorant ces abus horribles dont je suis forcé de parler, je ne les impute ni au

p1X

prince qui fut séduit, ni à la religion qui les désavoue, ni à la nation qui les déteste. Mais je ne dois pas omettre l' un des plus beaux traits de la vie de Fénelon, celui qui décela le premier toute la bonté de son ame et la supériorité de ses lumières. Le roi le charge

d' une mission dans la Saintonge et dans l' Aunis ; mission, il faut bien le dire, qui devoit, comme les autres, être soutenue par les armes et escortée de soldats. Qu' il ait eu horreur de cet affreux ministère, ce n' est pas là ce que j' admire. étoit-il donc le seul qui éprouvât un sentiment si juste et si naturel ? Ferons-nous cette injure à une nation telle que la nôtre, de croire que lui seul connût alors l' humanité ? Non ; mais lui seul la défendit. Hélas ! Il est si commun d' être humain par caractère et cruel par principe ! On ne connoît que trop cette pitié stérile et barbare qui plaint les malheureux qu' elle immole : ce n' étoit pas celle de Fénelon. Une sensibilité profonde et éclairée, qui, lorsqu' il s' agit de morale, devient une raison sublime, l' élevoit alors au dessus de son siècle, et lui faisoit voir les suites funestes de ce système d' oppression. Il déclare qu' il ne se chargera point de porter la parole divine, si on lui donne des soutiens qui la déshonorent, et qu' il ne parlera au nom de

pX

Dieu et du roi, que pour faire aimer l' un et l' autre. Ce courage de la vérité en imposa aux préjugés et au pouvoir. Deux provinces, grâces à ses soins, furent préservées du fléau de la persécution qui en accabloit tant d' autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d' elle et de lui. D' autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux ; d' autres eurent des remords ; lui seul eut de la vertu. S' il est pour l' homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre coeur, c' est l' amitié de ceux qui lui ressemblent ; et c' est le tribut que recueillit Fénelon en reparoissant à Versailles. Les Beauvilliers, les Chevreuse, les Langeron, parurent s' honorer du titre de ses amis. Les belles ames se jugent, s' entendent et se recherchent. Ces hommes rares se faisoient respecter par une conduite irréprochable et des connoissances étendues, dans une cour où les principes de l' honneur et l' élévation du caractère entroient au moins pour quelque chose dans les talens de plaire et les moyens de s' agrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leur société, Fénelon négligeoit d' ailleurs tout ce qui pouvoit l' avancer dans la carrière

des dignités ecclésiastiques. Il les méritoit trop

pX1

pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des graces, même en reconnoissant le mérite, aillent au devant de lui. La vanité veut des cliens, et l' intérêt veut des créatures. Fénelon, recommandé par la voix publique, alloit pourtant être nommé à l' évêché de Poitiers ; il étoit même inscrit sur la feuille. Mais ses concurrens mirent plus d' art à le traverser qu' il n' en mit à se maintenir. Il fut rayé ; et déjà s' ouvroit devant lui un autre champ de gloire et de travaux. L' éducation du petit-fils de Louis Xiv devenoit un objet de rivalité entre tout ce que la cour avoit de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devoit desirer un associé tel que Fénelon. Louis Xiv crut Beauvilliers et la renommée ; et Fénelon fut chargé de former un roi.

L' orgueil peut être flatté d' un pareil choix ; l' ambition peut s' en applaudir. Combien les sentimens qu' éprouve Fénelon sont plus nobles et plus purs ! Cette ame enflammée de l' amour des hommes, va donc travailler pour leur bonheur ! Elle pourra faire passer dans l' ame d' un prince ce feu sacré qui l' anime elle-même, et qui, semblable au feu de Vesta, qui assuroit jadis les destins de Rome tant qu' il brûloit sur les autels, assureroit de même

pX11

le bonheur des empires, s' il brûloit toujours dans le coeur des souverains ! Combien Fénelon se croit heureux ! Ses pensées ne seront point vaines, et ses voeux ne seront point stériles. Tout ce qu' il a conçu et désiré en faveur du genre humain, va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire et de prospérité. Il va se faire entendre à cette ame neuve et flexible ; il la nourrira de vérités et de vertus ; il y imprimera les traits de sa ressemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle étoit, s' il est permis de s' exprimer ainsi, telle étoit la pensée du créateur, quand il dit : *faisons l' homme à notre image* .  
Plein de ces grandes espérances, il embrasse

avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d' être à soi, et n' être plus qu' à son élève ; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un exemple ; concilier le respect dû à l' enfant qui sera roi, avec le joug qu' il doit porter pour apprendre à l' être ; l' avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs et pour en détruire l' orgueil ; combattre des penchans que la flatterie encourage, des vices que la séduction fortifie ; en imposer par la fermeté et par les moeurs au sentiment de l' indépendance si naturel dans

pX111

un prince ; diriger sa sensibilité et l' éloigner de la foiblesse ; le blâmer souvent sans perdre sa confiance ; le punir quelquefois sans perdre son amitié ; ajouter sans cesse à l' idée de ce qu' il doit, et restreindre l' idée de ce qu' il peut ; enfin, ne tromper jamais ni son disciple, ni l' état, ni sa conscience : tels sont les devoirs que s' impose un homme à qui le monarque a dit : je vous donne mon fils ; et à qui les peuples disent : donnez-nous un père. à ces difficultés générales se joignoient des obstacles particuliers qui appartenoient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses, il avoit tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline ; un naturel hautain, qui s' offensoit des remontrances et s' indignoit des contradictions ; une humeur violente et inégale, qui se manifestoit tantôt par l' emportement, tantôt par le caprice ; une disposition secrète à mépriser les hommes, qui perçoit à tout moment : voilà ce que l' instituteur eut à combattre, et ce que lui seul peut-être pouvoit surmonter. Il y avoit deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se condamnent à élever la jeunesse ; c' étoit, ou de céder par lassitude et par foiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d' aigrir et

pX1V

de révolter sans retour une ame si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de



ménagement. Mais Fénelon ne pouvoit pas être dur, et il sut n' être pas foible. Il n' ignoroit pas que dans tous les caractères il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l' on peut tromper et détourner par degrés, en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avoit l' ame impérieuse et pleine de tous les desirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l' humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son orgueil se proposoit peu de chose en ne voulant d' autre empire que celui dont il recueilleroit l' héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d' ambitionner cet autre empire fait pour les ames vraiment privilégiées et fondé sur les talens qu' on admire et sur les vertus qu' on adore. Il s' emparoit ainsi de cette ame dont la sensibilité impétueuse ne demandoit qu' un aliment. Il l' enivroit du plaisir si touchant que l' on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l' on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l' on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tomboit dans ces

pXV

emportemens dont il n' étoit que trop susceptible, on laissoit passer ce moment d' orage où la raison n' auroit pas été entendue. Mais, dès ce moment, tout ce qui l' approchoit avoit ordre de le servir en silence et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étoient suspendus ; il sembloit que personne n' osât plus communiquer avec lui, et qu' on ne le crût plus digne d' aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme, épouvanté de sa solitude, troublé de l' effroi qu' il inspiroit, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venoit demander grace, et prier qu' on le réconciliât avec lui-même. C' est alors que l' habile maître, profitant de ses avantages, faisoit sentir au prince toute la honte de ses fureurs, lui montrait combien il est triste de se faire craindre et de s' entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un coeur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosoient ses mains. Ainsi c' étoit toujours dans l' ame du prince qu' il prenoit les armes dont il combattoit ses

défauts : il ne l' éclairoit que par le témoignage de sa conscience, et ne le punissoit qu' en le faisant rougir de lui-même. Cette espèce de châtement est sans doute la plus salutaire : car l' humiliation qui nous vient d' autrui est

pXV1

un outrage ; celle qui vient de nous est une leçon.  
Il n' opposoit pas un art moins heureux à la légèreté de l' esprit et aux inégalités de l' humeur. La jeunesse est avide d' apprendre, mais se lasse aisément de l' étude : un travail suivi lui coûte ; il coûte même à la maturité.  
Fénelon, pour fixer l' inconstance naturelle de son disciple, sembloit toujours consulter ses goûts, que pourtant il faisoit naître. Une conversation qui paroissoit amenée sans dessein, mais qui toujours en avoit un, réveilloit la curiosité ordinaire à cet âge, et donnoit à une étude nécessaire l' air d' une découverte agréable.  
Ainsi passaient successivement sous ses yeux toutes les connoissances qu' il devoit acquérir, et qu' on faisoit ressembler à des graces qu' on lui accordoit, dont le refus même devenoit une punition. L' adresse du maître mettoit de l' ordre et de la suite dans ce travail, en paroissant n' y mettre que de la variété. Le prince s' accoutumoit à l' application, et sentoit le prix du savoir. Un des secrets de l' instituteur étoit de paroître toujours le traiter en homme et jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeunesse une haute opinion de ce qu' elle peut faire. Elle vous croit aisément quand vous lui montrez de l' estime. Cet

pXV11

âge n' a que la candeur de l' amour-propre, et n' en a pas les défiances.  
à des soins si sagement ménagés et si constamment suivis, que l' on joigne la douceur attirante et affectueuse de Fénelon, sa patience inaltérable, la flexibilité de son zèle et ses inépuisables ressources quand il s' agissoit d' être utile, et l' on ne sera pas surpris du prodigieux changement qu' on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis l' idole de la

cour et de la nation. Oh ! Si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce seroit à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui seroit vraiment l' éloge de Fénelon. " c' est lui, diroient-elles, dont l' enfance nous avoit donné des alarmes, dont la jeunesse nous rendit l' espérance, dont la maturité nous transporta d' admiration, dont la mort trop prompte nous a coûté tant de larmes. C' est lui que nous avons vu si affable et si accessible dans sa cour, si compatissant pour les malheureux, adoré dans l' intérieur de sa maison, ami de l' ordre, de la paix et des loix. C' est lui qui, lorsqu' il commanda les armées, étoit le père des soldats, les consoloit dans leurs fatigues, les visitoit dans leurs maladies. C' est lui dont l' ame étoit ouverte à l' attrait des beaux arts, aux lumières de la philosophie, lui qui fut le bienfaiteur de La Fontaine ; c' est lui que nous avons vu verser sur les misères publiques des pleurs, qui nous promettoient de les réparer un jour. Hélas ! Les nôtres ont coulé trop tôt sur ses cendres ; et quand le grand Louis fut frappé dans sa postérité de tant de coups à la fois, nous avons vu descendre dans le cercueil l' espoir de la France et l' ouvrage de Fénelon " .

Ce qui peut achever l' éloge du maître et du disciple, c' est le tendre attachement qui les lioit l' un à l' autre, et qui ne finit qu' avec leur vie. Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami et pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement les lettres qu' ils s' écrivoient. Plus capable de réflexion à mesure qu' il avançoit en âge, le prince se pénétoit des principes de gouvernement que son éducation lui avoit inspirés ; et l' on croit que s' il eût régné, la morale de Fénelon eût été la politique du trône. Ce prince pensoit (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits faits pour l' instruire), il pensoit que les hommes, depuis qu' ils ont sécoué le joug de l' ignorance et de la superstition, sont dignes de ne plus porter que celui

pX1X

des loix dont les rois justes sont les vivantes images ; que les monarques ayant dans leurs

mains les deux grands mobiles de tout pouvoir,  
l' or et le fer, et redevables au progrès  
des lumières du progrès de l' obéissance, en  
doivent d' autant plus respecter les droits  
naturels des peuples, qui ont mis sous la  
protection du trône tout ce qu' ils ne peuvent plus  
défendre ; que l' autorité qui n' a plus rien à  
faire pour elle-même, est comptable de tout  
ce qu' elle ne fait pas pour l' état ; qu' on ne  
peut alléguer aucune excuse à des peuples qui  
souffrent et qui obéissent ; que les plaintes de  
la soumission sont sacrées, et que les cris du  
malheur, s' ils sont repoussés par le prince,  
montent au trône de Dieu ; qu' il n' est jamais  
permis de tromper ni ses sujets ni ses ennemis ;  
et qu' il faut, s' il est possible, ne faire  
sentir aux uns et aux autres ni trop de foiblesse  
ni trop de puissance ; que toutes les  
nations étant fixées dans leurs limites, et ne  
pouvant plus craindre ni méditer ces grandes  
émigrations qui jadis ont changé la face de  
l' univers, la fureur de la guerre est une maladie  
des rois et des ministres, dont les peuples ne  
devroient ressentir ni les accès ni les  
fléaux ; qu' enfin, excepté ces momens de  
calamité où l' air est infecté de vapeurs mortelles

pXX

et où la terre refuse le tribut de ses moissons ;  
excepté ces jours de désastres marqués  
par les rigueurs de la nature ; dans tout autre  
temps lorsque les hommes sont malheureux,  
ceux qui les gouvernent sont coupables.  
Telles sont les maximes répandues en substance  
dans les *dialogues des morts* , ouvrage  
rempli des notions les plus saines sur l' histoire,  
et des vues les plus pures sur l' administration ;  
dans les *directions pour la conscience*  
*d' un roi* , que l' on peut appeler l' abrégé  
de la sagesse et le catéchisme des princes ;  
mais sur-tout dans le *Télémaque*, chef-d' oeuvre  
de son génie, l' un des ouvrages originaux du  
dernier siècle, l' un de ceux qui ont le plus  
honoré et embelli notre langue, et celui qui  
plaça Fénelon parmi nos plus grands  
écrivains.  
Son succès fut prodigieux, et la célébrité  
qu' il eut n' avoit pas besoin de ces applications  
malignes qui le firent rechercher encore avec  
plus d' avidité, et laissèrent dans l' ame de  
Louis Xiv des impressions qui ne s' effacèrent

point. La France le reçut avec enthousiasme,  
et les étrangers s' empressèrent de le traduire.  
Quoiqu' il semble écrit pour la jeunesse, et  
particulièrement pour un prince, c' est pourtant  
le livre de tous les âges et de tous les

pXX1

esprits. Jamais on n' a fait un plus bel usage  
des richesses de l' antiquité et des trésors de  
l' imagination. Jamais la vertu n' emprunta pour  
parler aux hommes un langage plus enchanteur,  
et n' eut plus de droits à notre amour.  
Là se fait sentir davantage ce genre d' éloquence  
qui est propre à Fénelon, cette onction  
pénétrante, cette élocution persuasive,  
cette abondance de sentiment qui se répand  
de l' ame de l' auteur, et qui passe dans la  
nôtre, cette aménité de style qui flatte toujours  
l' oreille et ne la fatigue jamais ; ces  
tournures nombreuses où se développent tous  
les secrets de l' harmonie périodique, et qui  
pourtant ne semblent être que les mouvemens  
naturels de sa phrase et les accens de sa pensée ;  
cette diction toujours élégante et pure  
qui s' élève sans effort, qui se passionne sans  
affectation et sans recherche ; ces formes  
antiques qui sembleroient ne pas appartenir à notre  
langue, et qui l' enrichissent sans la dénaturer ;  
enfin cette facilité charmante, l' un des plus  
beaux caractères du génie, qui produit de  
grandes choses sans travail, et qui s' épanche  
sans s' épuiser.  
Quel genre de beautés ne se trouve pas dans  
le Télémaque ? L' intérêt de la fable, l' art de la  
distribution, le choix des épisodes, la vérité

pXX11

des caractères, les scènes dramatiques et  
attendrissantes, les descriptions riches et  
pittoresques, et ces traits sublimes qui, toujours  
placés à propos et jamais appelés de loin,  
transportent l' ame et ne l' étonnent pas.  
Il avoit formé son goût sur celui des anciens,  
c' est-à-dire, que la trempe de son  
esprit se trouvoit analogue à celle des meilleurs  
écrivains de la Grèce et de Rome ; car  
l' étude et la méthode ne servent qu' à mettre  
nos sentimens en principes ; et c' est toujours  
notre caractère qui anime notre style, et qui

lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l' auteur du Télémaque et dans ses illustres modèles, on trouvera que c' est une sensibilité exquise du coeur et des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot. Ce n' est point cette chaleur apprêtée qui couvre d' expressions vives et de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force et pousse de grands cris, sans être ému et sans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à la fois d' une ame prompte à s' affecter et d' un esprit prompt à appercevoir ; c' est celle qui, ne résistant point à l' impression des objets, les rend comme elle les a reçus, sans songer à leur ajouter rien, mais aussi sans leur rien ôter ; qui, gardant des traces fidelles de ce qu' elle a éprouvé, se trouve toujours d' accord avec ce qu' ont éprouvé les autres, et leur raconte leurs sensations ; c' est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l' oeil sec à toutes les contorsions de l' art, qui dans ce qu' elle compose donne aux lecteurs plus de plaisir qu' ils ne lui supposent de mérite, leur inspire plus d' intérêt que d' admiration, et se rapprochant toujours d' eux, les attache toujours davantage ; c' est elle qui faisoit les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle, et même à la négligence de Chaulieu ; c' est elle enfin qui répandit sur les écrits de Fénelon des couleurs si douces et si aimables, et qui nous y rappelle sans cesse, comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme, ou vers l' ami qui nous console.

Le discours qu' il prononça dans l' académie lorsqu' elle le reçut parmi ses membres, la lettre qu' il lui adressa sur la poésie, *les dialogues sur l' éloquence*, sont autant de monumens de la plus belle littérature et de la critique la plus lumineuse. Il est impossible en les lisant de ne pas aimer les anciens, la poésie, les arts, et sur-tout de ne pas l' aimer

pXX1V

lui-même. Mais cet amour qu' il inspire à ses lecteurs n' a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le Télémaque comme un poème épique ? C' est dans l' éloge même de Fénelon, c' est en invoquant ce nom cher et vénérable

qui rappelle les principes de la vérité et du goût, qu' il faut repousser une erreur que sans doute il condamneroit lui-même. Ne confondons point les limites des arts, et ressouvenons-nous que la prose n' est jamais la langue du poète. Il suffit pour la gloire de Fénelon qu' elle puisse être celle du génie. Le Télémaque dérobé à la modestie de l' auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnoit une renommée qu' il ne cherchoit pas ; l' archevêché de Cambrai qu' il n' avoit pas demandé, le mettoit au rang des princes de l' église, et l' éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l' état, lorsqu' une déplorable querelle, que son nom seul pouvoit rendre fameuse, vint troubler son heureuse et brillante carrière, et versa les chagrins dans son coeur et l' amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant que d' entrer dans ces tristes détails, et considérons le sort de l' humanité. Comment cet homme si aimé et si digne de l' être trouva-t-il des

pXXV

persécuteurs ? Oh ! Que désormais nul mortel ne se flatte d' échapper à la haine et à l' envie, la haine et l' envie n' ont pas épargné Fénelon. Mais quoi ! Oublions-nous que la disgrâce est le moment du grand homme ? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l' admirer.

## PARTIE 2

L' enthousiasme de religion considéré en lui-même, indépendamment des diverses croyances, est le plus puissant de tous et le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l' imagination, il est sans bornes comme elle. Il s' élance au-delà des temps et habite dans l' éternité. Il ne change pas les caractères, qu' en général rien ne change ; mais il porte toutes les qualités morales au plus haut point d' activité : il ajoute aux terreurs d' une ame craintive, et le solitaire vit immobile, l' oeil attaché sur les menaces de l' autre vie et sur les profondeurs des enfers :

il transporte une ame impétueuse, et l' ardent missionnaire vole aux extrémités du monde pour y porter ses opinions et y chercher le trépas : il agite une ame inquiète et ambitieuse, et le sectaire veut régner sur les esprits, et se dit envoyé de Dieu pour troubler

pXXV1

le monde : il tourmente une ame mélancolique et sombre, et le bonze et le fakir exercent leur rage contre eux-mêmes, et offrent leur sang, leurs blessures et leurs supplices au ciel qui les épouvante : il aigrit une ame dure et cruelle, et alors le nom de Dieu est profané, et l' intolérance tire le glaive : enfin il a dû produire également le zèle courageux de Xavier et les extases de sainte Thérèse, le fanatisme héroïque des croisades, et les emportemens de Luther, et il dut embraser l' ame pure et tendre de Fénelon de l' amour de l' ordre, de la vérité et de la paix, réunis dans l' idée d' un dieu.

Puisque Fénelon étoit destiné à l' erreur, cette erreur au moins ne pouvoit être qu' un excès d' amour. C' étoit l' essence de son caractère. L' amitié, toute sublime qu' elle est quand elle est jointe à la vertu, ne suffisoit pas à cette intarissable sensibilité. Il lui falloit un objet immortel, et l' on conçoit sans peine qu' il fut vivement frappé de l' idée d' aimer toujours, et d' aimer sans intérêt et sans crainte. Sa religion n' étoit qu' amour. Toutes ses pensées étoient célestes. Il suffit de lire dans son Télémaque la description de l' élisée, pour voir combien il se transportoit facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d' oeuvre

d' une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au dessus de l' humain. C' est la peinture d' un bonheur qui n' appartient pas à l' homme terrestre, et qui ne peut être conçu et senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, et l' on respire en quelque sorte l' air de l' immortalité. Ceux qui ont observé que l' on a toujours réussi à peindre l' enfer et jamais le paradis, n' ont qu' à jeter les yeux sur l' élisée du Télémaque, et ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu' aucun autre d' affections extrêmes et de jouissances spéculatives, Fénelon parut avoir porté trop loin le plaisir



d' aimer Dieu. Il n' est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d' examiner comment l' amour de Dieu a pu être l' objet d' une controverse. Je ne retracerai point non plus l' histoire de cette secte appelée quiétisme, et j' écarte de Fénelon cet odieux nom de secte qui semble si peu fait pour lui. J' en crois ses protestations renouvelées tant de fois pendant sa vie et au moment de sa mort, contre l' abus qu' on pourroit faire de ses expressions pour les tourner en hérésie, et je ne saurois croire que la secte de Fénelon ai pu jamais être autre chose que cette grande et respectable société d' hommes vertueux répandus sur la terre et éclairés par ses écrits. Ce qui intéresse sa mémoire et notre admiration, c' est le contraste de sa conduite avec celle de ses adversaires. Ce n' est pas qu' on veuille obscurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine ; mais on ne peut se dissimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d' opinions et de dogmes. En parcourant les mémoires du siècle, on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue et pénible lutte, où ils triomphoient par écrit tandis qu' on les accabloit par le pouvoir, se retirer de la lice avec adresse ; et alarmer la religion et la cour fut une hérésie naissante. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu' avoit blessés l' élévation de l' archevêque de Cambrai. Desmarêts, l' évêque de Chartres, plus ardent que les autres, entraîne Madame De Maintenon, qu' il dirigeoit. Cette adroite favorite née avec un esprit délicat et un caractère foible, qui avoit plus de vanité que d' ambition, et plus d' ambition que de sensibilité ; qui ne pouvoit ni être heureuse à la cour, ni la quitter ; plus jalouse de gouverner le roi que l' état, et sur-tout plus savante à gouverner l' un que l' autre ; cette femme qui eut une destinée singulière, sans

pXX1X

laisser une réputation éclatante, avoit aimé Fénelon comme elle aima Racine, et les abandonna tous les deux. Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui sollicitoient à Rome la condamnation de l' archevêque, soit qu' elle fût blessée, comme on l' a dit, de n' avoir pas obtenu sur son esprit et sur ses opinions tout l' ascendant qu' elle prétendoit, soit qu' elle n' eût

jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. à ce nom justement respecté, à ce nom qu' on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénelon, étouffons, s' il est possible, les idées peu favorables qui s' élèvent dans tous les esprits ! Ne voyons dans la violence de ses écrits et de ses démarches que la dureté naturelle à un esprit nourri de controverse, et le zèle inflexible d' un théologien qui craint pour la saine doctrine. Il n' est pas en moi de fouiller dans le coeur d' un grand homme pour y chercher des sentimens peu propres à faire chérir sa mémoire ! Il est triste de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet, qui avoit vu s' élever la jeunesse de Fénelon et naître sa fortune et sa gloire, qui même avoit voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale, ne le vit pas avec les yeux d' un concurrent, après l' avoir vu si long-temps

pXXX

avec les yeux d' un père ; qu' il étoit vraiment effrayé des erreurs de Fénelon, et non pas de ses succès et de sa renommée ; qu' il poursuivit sa condamnation avec la vivacité d' un apôtre plutôt qu' avec l' animosité d' un rival, et qu' en demandant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme, il n' étoit agité que des saintes terreurs d' un chrétien et d' un évêque, et non pas animé de l' ambition d' un courtisan qui vouloit se rendre de plus en plus considérable, et qui flattoit les dispositions secrètes du monarque, moins blessé peut-être des *maximes des saints* que des maximes du Télémaque.

Mais s' il est possible de contester sur les reproches qu' on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérita Fénelon. Jamais on n' a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l' intime persuasion et du témoignage de la conscience, avec l' inaltérable modération que les violences et les outrages ne peuvent ni vaincre, ni fatiguer. En même temps qu' il persévère à désavouer les conséquences que l' on tire de ses principes, en même temps qu' il persiste dans le refus d' une rétractation qui pouvoit prévenir sa disgrâce, il déclare que s' il ne croit pas devoir céder à

ses adversaires qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l' autorité du saint siège qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une soumission profonde ; il ne se plaint ni des déclamations injurieuses qu' on se permet contre lui, ni des manoeuvres qu' on emploie pour le perdre ; lui-même il couvre d' un voile tous ces ressorts odieux que font jouer les passions humaines ; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu' il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, et sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrit à Bossuet, qui le traite de blasphémateur : *je prie Dieu qu' il vous enflamme de ce feu céleste que vous voulez éteindre* . Il écrit à Beauvilliers : *si le pape me condamne, je serai détrompé ; ... etc.*

enfin Louis Xiv laisse éclater sa colère. Les services de Fénelon sont oubliés. Il reçoit l' ordre de quitter la cour et de se retirer à Cambrai. Ses amis sont exilés, ses parens privés de leurs emplois. On presse à Rome l' arrêt de sa condamnation, que l' on arrache avec peine, et que les juges donnent à regret, et même avec des réserves assez obligeantes, pour que l' inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n' en a pas fait assez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savoient pas alors qu' ils lui en préparoient un bien plus digne d' envie, et auquel rien n' a manqué que des imitateurs. Dans le temps même où l' esprit de discorde et de résistance sembloit répandu dans l' église, où l' on voyoit de tous côtés l' exemple de la révolte et nulle part celui de l' obéissance, Fénelon monte en chaire, annonce qu' il est condamné et qu' il se soumet ; invite tous les peuples de son diocèse et tous les chrétiens à se soumettre comme lui ; s' oppose au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voient plus alors que la gloire de le défendre et le plaisir d' attaquer Rome ; enfin il publie ce mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l' éloquence la plus touchante et de la simplicité évangélique. *à Dieu ne plaise, dit-il, qu' il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu' un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau !* Cet acte de résignation écrit en peu de mots et contenu dans une page, a mérité d' échapper à l' oubli où sont plongés ces

innombrables volumes, monumens de dispute et de démençe, qui ont fait à la religion tout le mal qu' ils pouvoient lui faire, sans produire jamais aucun bien ; au lieu qu' il est vrai de dire que si Dieu vouloit faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n' en pourroit choisir un plus grand et plus efficace, que de renouveler souvent l' exemple et les vertus de Fénelon.

Qui croiroit que cet effort de docilité et de patience ne désarma pas ses ennemis ? La haine alla plus loin que Rome, et voulut joindre les humiliations de l' auteur à la proscription de l' ouvrage. Ses propres suffragans assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total* , et laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure* . Ils décident, contre l' avis du saint siège et malgré les réclamations de Fénelon, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son livre : et cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l' on accumuloit outrage sur outrage ; ainsi au moment même de son abaissement on se vengeoit de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignoit les honneurs de la principauté à ceux de la prélature ; on se vengeoit de la gloire qu' il avoit acquise en se soumettant ; on se vengeoit de sa renommée et du Télémaque. Qu' on ne dise point qu' il est des moyens d' adoucir l' envie. On peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l' apprivoise jamais. Il s' indigne également et qu' on lui résiste et qu' on lui cède. Il vous poursuit sans relâche si vous le combattez ; et si vous lui demandez grace, il vous déchire et vous foule aux pieds.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques ; Fénelon après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour ; Fénelon se fit adorer à Cambray et dans l' Europe. Peut-être seroit-ce ici le lieu de comparer les talens et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourroit dire que tous deux eurent un génie supérieur ; mais que l' un avoit plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse ; l' autre, plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L' un fut l' oracle du dogme, l' autre celui de la morale ; mais il paroît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en

foudroyant l' hérésie, n' étoit pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christianisme ; il semble au contraire que Fénelon parloit de la vertu comme on parle de ce qu' on aime, en l' embellissant sans le

pXXXV

vouloir, et s' oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens que leurs caractères. Bossuet né pour les luttes de l' esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d' idées, ces figures hardies et pressantes, qui sont les armes de la parole. Fénelon, fait pour aimer la paix et pour l' inspirer, conserva sa douceur même dans la dispute, mit de l' onction jusques dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de Bossuet dans la postérité sont sur-tout ses oraisons funèbres et son discours sur l' histoire : mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux. Le Télémaque est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *variations* , aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre sur l' *existence de Dieu* , et les combats contre l' athéisme, doctrine funeste et destructive qui dessèche l' ame et l' endurecit, qui tarit une des sources de la sensibilité et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le coeur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu' au méchant qu' elle anéantit. Cet ouvrage sur l' *existence de Dieu* en réunit toutes les preuves ; mais la meilleure, c' étoit l' auteur lui-même. Une ame telle que la sienne prouve qu' il est quelque chose digne d' exister éternellement. C' est sur-tout lorsqu' il se vit fixé dans son diocèse, c' est pendant son séjour à Cambrai (que par habitude on appeloit son exil, comme si l' on pouvoit jamais être exilé là où notre devoir nous a placés), c' est dans ce temps qu' il signala davantage toutes ses qualités personnelles, qui le rendoient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples, qu' autrefois on donnoit aux rois. On a prétendu qu' il regrettoit la cour. N' est-ce

point vouloir trop lire dans le coeur des hommes ? Il se peut qu' attaché tendrement à la personne du jeune prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu' il étoit difficile de ne pas aimer, attaché sur-tout à des amis tel qu' il savoit les choisir et les mériter, il regrettât quelquefois et les charmes de leur commerce, et la vue de l' enfant auguste et chéri qu' il avoit élevé pour la France, et qu' il portoit toujours dans son coeur. Mais quel censeur assez sévère, quel homme assez dur pourroit lui reprocher ces sentimens si justes et si naturels ? Qu' ils sont loin de cette dégradation trop honteuse et trop ordinaire aux courtisans dépouillés, qui, du moment où ils n' ont plus ni théâtres ni spectateurs, tombent aussi-tôt accablés du poids d' eux-mêmes, et ne se relèvent plus ! Fénelon avoit perdu quelque chose sans doute : on tient à ses premières affections, à ses liens habituels : on tient à ses travaux et à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restoient à pratiquer, seules consolations d' un homme tel que lui, pouvoient être d' un plus difficile usage que celles qui l' avoient distingué jusqu' alors. Les grands objets appellent les grands efforts, et les épreuves violentes avertissent l' ame de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles parce qu' ils sont plus durables, qui demandent un courage de tous les momens et un dévouement continuel. On pouvoit, occupant une place à la cour, s' être montré vigilant et irréprochable, et s' endormir dans la mollesse et l' oisiveté sur le siège épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l' exemple, de remettre ses fonctions à des mains subalternes, pour échapper aux séductions inséparables de l' autorité, pour résister aux douceurs d' un repos qui semble permis après des occupations laborieuses et des succès brillans, pour se dérober même à l' attrait si noble des arts et de l' étude, enfin pour s' oublier soi-même et appartenir tout entier aux autres, il falloit avoir un trésor inépuisable d' amour pour l' humanité, et ne plus rien voir dans la nature que le plaisir de faire du bien. Il y a peu d' hommes assez corrompus pour n' avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir, mais il est au moins aussi rare de n' en pas connoître d' autre. Ce fut le seul de Fénelon, dès qu' il fut rendu à ses diocésains ; et il ne paroît pas, en lisant les historiens de sa vie, qu' il pût y avoir dans sa journée des momens dérobés aux fonctions de

son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d' un séminaire qu' il rapprocha de sa résidence pour s' en occuper de plus près ; instruire et former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l' église et aux fidèles des pasteurs ; parcourir sans cesse les villes et les campagnes pour y présider au maintien de la discipline et au soulagement des peuples ; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l' épiscopat : un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation, et permet

pXXX1

à peine le délasserment. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n' use point du droit des panégyristes, d' écrire quelquefois ce qu' on a dû faire plutôt que ce qu' on a fait. L' éloge doit être fidèle comme l' histoire, et l' éloquence, soit qu' elle loue, soit qu' elle raconte, a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C' est cette vérité même, c' est Fénelon, c' est la foule des monumens historiques, c' est cet amas d' autorité que j' atteste ici. Je croirois affoiblir leur témoignage, si j' avois eu la vaine prétention d' y ajouter. Oui, c' est lui, c' est cet écrivain si riche et si sublime, cet esprit si brillant et si délicat, qui descendoit jusqu' aux moindres détails de l' administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchoit dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles. Cette voix qui avoit charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avoit éclairé l' Europe, se faisoit entendre à des pâtres et à des artisans, et nul langage ne lui étoit étranger dès qu' il s' agissoit d' instruire les hommes et de les rendre meilleurs. Il se mettoit sans peine à la portée de ces esprits simples et grossiers. Il ne préparoit point ses discours. C' étoit un père qui parloit à ses enfans, et qui leur parloit d' eux-mêmes.

pXL

Il étoit sûr d' être inspiré par son coeur, et il sentoit que lorsqu' il n' auroit rien à leur dire, c' est qu' il cesseroit de les aimer. Il ne

combattoit point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savoit que s' il est des esprits infortunés et superbes qui ne connoissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connoître que par des bienfaits.

Les siens se répandoient autour de lui avec abondance et avec choix. Son bien étoit vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui étoit naturel, et quand le roi lui donna l' archevêché de Cambrai, il résigna l' abbaye de saint-Valery, disant qu' il avoit assez et même trop d' un seul bénéfice. Il eût été à souhaiter qu' il pût en administrer plusieurs : la bienfaisance n' a jamais trop à donner. Ses revenus étoient distribués entre des ecclésiastiques qui, s' acquittant des devoirs de leur état, n' en recevoient pas assez de secours, et ces maisons de retraite où le sexe en se mettant à l' abri de la séduction n' est pas toujours à l' abri de la pauvreté, et ces asyles consacrés au soulagement de l' humanité où quelquefois elle manque du nécessaire, et ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s' exposer à rougir, et qui souvent périroient dans l' obscurité, s' il n' y avoit pas quelques ames divines

pXL1

qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je ? Il ne s' agit plus d' infortunes secrètes ou particulières. Une plus vaste scène de malheurs s' offre à la sensibilité de Fénelon. Elle n' est point effacée de notre mémoire, cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il sembloit que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l' éclat du beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l' inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent, et l' on s' égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu' on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l' indigence, et qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l' état, attend en vain sa subsistance des magasins qu' un hiver destructeur n' a pas permis de remplir.



Fénelon donne l' exemple de la générosité ;  
il envoie le premier toutes les récoltes de ses  
terres, et l' émulation gagnant de proche en  
proche, les pays d' alentour font les mêmes  
efforts, et l' on devient libéral même dans la

pXL11

disette. Les maladies, suites inévitables de la  
misère, désolent bientôt et l' armée et les  
provinces. L' invasion de l' ennemi ajoute encore  
la terreur et la consternation à tant de fléaux  
accumulés. Les campagnes sont désertes, et  
leurs habitans épouvantés fuient dans les villes.  
Les asyles manquent à la foule des malheureux.  
C' est alors que Fénelon fit voir que  
les coeurs sensibles à qui l' on reproche  
d' étendre leurs affections sur le genre humain,  
n' en aiment pas moins leur patrie. Son palais est  
ouvert aux malades, aux blessés, aux pauvres,  
sans exception. Il engage ses revenus  
pour faire ouvrir des demeures à ceux qu' il  
ne sauroit recevoir. Il leur rend les soins les  
plus charitables, il veille sur ceux qu' on doit  
leur rendre. Il n' est effrayé ni de la contagion,  
ni du spectacle de toutes les infirmités  
humaines rassemblées sous ses yeux.  
Il ne voit en eux que l' humanité souffrante.  
Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh !  
Comment se défendre de quelque attendrissement,  
en voyant cet homme vénérable par  
son âge, par son rang, par ses lumières,  
tel qu' un génie bienfaisant, au milieu de  
tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer  
les consolations et les secours, et  
donner les plus touchans exemples de ces  
mêmes vertus dont il avoit donné les plus  
touchantes leçons !  
Hélas ! La classe la plus nombreuse des humains  
est, dans presque tous les états, réduite  
à un tel degré d' impuissance et de misère,  
tellement dévouée à l' oppression et à la  
pauvreté, que plus d' un pays seroit devenu  
peut-être une solitude, si des vertus souvent  
ignorées, ne combattoient sans cesse les crimes  
ou les erreurs de la politique. Plus d' un homme  
public, plus d' un particulier même, a renouvelé  
ces traits d' une bonté compatissante  
et généreuse. Mais leurs belles actions ont  
obtenu moins d' éloges, parce que leur nom  
avoit moins d' éclat. Celui de Fénelon étoit  
en vénération dans l' Europe, et sa personne

étoit chère aux étrangers et même à nos ennemis. Eugène et Marlborough, qui accabloient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l' héroïsme accordent volontiers aux talens paisibles et aux vertus désarmées. Des détachemens étoient commandés pour garder ses terres, et l' on escorteit ses grains jusqu' aux portes de sa métropole. Tout ce qui lui appartenoit étoit sacré. Le respect et l' amour que l' on avoit pour son nom avoient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent

pXL1V

devoir être plus féroces que les autres, puisqu' ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivoient qu' il étoit libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte, qu' il pouvoit se dispenser de demander des escortes françaises, et qu' ils le prioient de permettre qu' eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenoient parole ; et l' on vit plus d' une fois l' archevêque Fénelon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux d' obtenir un pareil empire ; il l' est même de le raconter.

S' il avoit cet ascendant sur ceux qui ne le connoissoient que par la renommée, combien devoit-il être adoré de ceux qui l' approchoient ! On croit aisément, en lisant ses écrits et ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur étoit égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempéroit en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n' eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table étoit ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attiroit en foule à Cambray. Il trouvoit encore des momens à leur donner au milieu des devoirs

pXLV

et des fatigues de l' épiscopat. Son sommeil étoit court, ses repas d' une extrême frugalité, ses moeurs d' une pureté irréprochable.

Il ne connoissoit ni le jeu ni l'ennui. Son seul délassement étoit la promenade, encore trouvoit-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontroit des paysans, il se plaisoit à les entretenir. On le voyoit assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entroit même dans leurs cabanes, et recevoit avec plaisir ce que lui offroit leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avoit reçu Fénelon. Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans, depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *lettres sur la religion*. C'est vers ce temps que l'on crut qu'il desiroit de revenir à la cour. On prétendoit qu'il ne s'étoit déclaré contre le jansénisme que pour flatter les opinions de Louis XIV ; et pour se venger du cardinal de Noailles qui

pXLV1

avoit condamné le quiétisme. Mais Fénelon connoissoit-il la vengeance ? N'étoit-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui ? N'avoit-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal ? Enfin est-ce dans la retraite et dans la vieillesse que cet homme incorruptible qui n'avoit jamais flatté, même à la cour, auroit appris l'art des souplesses et de la dissimulation ? Nous avons des lettres originales où il proteste de la pureté de ses intentions, et ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre et pour l'estimer. Gardons-nous de récuser ce témoignage. Quelle ame mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée ? Il me semble que, dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'est de croire que Fénelon a pu tromper. Sa vie, qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puisqu'elle ne s'étendit guère au-delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il

aimoit. Il pleura Beauvilliers et Chevreuse ;  
il pleura le duc de Bourgogne, cet objet  
de ses affections paternelles, qui naturellement  
devoit lui survivre. C' est alors qu' il  
s' écria : *tous mes liens sont rompus* . Il  
suivit

de près son élève. Une maladie violente et  
douloureuse l' emporta en six jours. Il souffrit  
avec constance, et mourut avec la tranquillité  
d' un coeur pur, qui ne voit dans la mort que  
l' instant où la vertu se rapproche de l' être  
suprême dont elle est l' ouvrage. Ses dernières  
paroles furent des expressions de respect et  
d' amour pour le roi qui l' avoit disgracié, et  
pour l' église qui le condamna. Il ne s' étoit  
jamais plaint ni de l' un ni de l' autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage  
que sa vie, celui de faire aimer la religion.

Ah ! Si elle eût toujours été annoncée par des  
ministres tels que lui, quelle gloire pour elle,  
et quel bonheur pour les humains ! Quel honnête  
homme refusera d' être de la religion de  
Fénelon ?

Grand dieu ! Car il semble que l' hommage  
que je viens de rendre à l' un de tes plus dignes  
adorateurs, soit un titre pour t' implorer,  
confirme nos voeux et nos espérances. Fais que les  
vertus de tes ministres imposent silence aux  
détracteurs de leur foi ; que les maximes de  
Fénelon, qu' un grand roi trouva *chimériques* ,  
soient réalisées par de bons princes qui seront  
plus grands que lui ; qu' au lieu de ces prétendus  
secrets de la politique, qui ne sont que  
l' art facile et méprisable de l' intrigue et du  
mensonge, qu' on apprenne de Fénelon qu' il  
n' est qu' un seul secret vraiment rare, vraiment  
beau, celui de rendre les peuples heureux ;  
que tous les hommes soient convaincus  
que leur vraie gloire est d' être bons, parce  
que leur nature est d' être foibles ; que cette  
gloire soit la seule qu' ambitionnent les  
souverains, la seule dont leurs sujets leur  
tiennent compte ; que l' on songe que dix années du  
règne de Henri Iv font disparaître devant lui  
comme la poussière toute cette foule de héros  
imaginaires, qui n' ont su que détruire ou  
tromper ; qu' enfin toutes les puissances de la  
terre qui se glorifient d' être émanées de toi,  
ne s' en ressouviennent que pour songer à te  
ressembler.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)